

UNE ECOLE MATERNELLE

pour que les enfants travaillent



Un reportage de J.-P. LIGNON

J.-P. — *Ce qui frappe et étonne quand on rentre dans ta classe, Annie, c'est la qualité et l'originalité des peintures des enfants. La première question qu'on se pose est : comment réussis-tu à ce que les enfants s'expriment de cette manière ?*

ANNIE. — Voilà une question à laquelle je ne sais pas répondre étant donné que je ne fais rien de spécial, les enfants font tout par eux-mêmes, aussi bien à la peinture qu'en dessin, qu'à l'imprimerie... Je laisse seulement à leur disposition tous les outils nécessaires. Au départ il doit y avoir une question de climat affectif créé entre les enfants, et entre eux et moi. Je pense que la qualité est liée à l'aisance que nous avons entre nous. L'approfondissement des recherches découle du fait que les enfants se sentent en sécurité dans la classe. Ceux qui sont en insécurité ne vont pas si loin : ils auraient plutôt envie de déchirer les dessins, de les piétiner, en fait : de les agresser ou de les recouvrir. Le respect du travail des autres, et de leur propre travail aussi, va de pair avec le mode de relation que les enfants établissent entre eux. Ceci dit, je ne vois pas très bien comment toutes ces choses viennent dans la classe, sinon que les enfants ont envie de les faire. Je me suis plusieurs fois posé la question sans bien pouvoir y répondre ! On organise le travail entre nous le matin par exemple... il ne se passe pas de jour sans que les enfants aient envie de peindre, cela paraît être un besoin chez eux. Ils critiquent leurs œuvres, parfois, ils me demandent mon avis...

J.-P. — *Est-ce que tu organises cette critique ou vient-elle spontanément ?*

ANNIE. — Parfois l'enfant me demande mon avis personnel, parfois il demande l'avis des camarades autour de lui mais c'est plus rare, cela c'est une attitude spontanée. Mais d'autres fois, généralement quand on met les noms derrière, les enfants s'intéressent aux productions de leurs camarades, alors je tente d'organiser ce qu'on pourrait appeler un débat, mais ce sont surtout des remarques concernant la facture. Les auteurs sont alors sollicités pour raconter l'histoire.

J.-P. — *As-tu un bon climat d'écoute ?*

ANNIE. — C'est assez difficile... Parfois oui, on y arrive. C'est une question de confiance entre nous. Aujourd'hui par contre ils avaient envie de tous parler à la fois !

L'expression orale

C'était normal, ils avaient tous besoin d'exprimer quelque chose alors, la parole ne s'organisait pas bien et j'ai dû intervenir pour qu'on écoute d'abord ceux qui étaient pressés... Enfin ceux qui ne pouvaient pas se retenir... Ce sont d'ailleurs souvent les mêmes ! Et comme par hasard, ce sont ceux qui ne savent pas bien écouter. Je leur demande carrément de s'intéresser aux autres pour que chacun puisse avoir son temps de parole s'il le désire. Le matin, on se réunit pour organiser la journée. On parle du

travail mais aussi la conversation se déroule à bâtons rompus... On parle de ce qu'on a fait chez soi, du temps, du calendrier, des anniversaires : enfin de tout ce qu'on veut. Les plus à l'aise avec la parole, parce qu'ils ont l'habitude de s'exprimer chez eux, commencent généralement le dialogue. A propos du travail, tous peuvent prendre part à la discussion mais les plus timides, qui sont en même temps ceux qui s'expriment le moins chez eux, et de ce fait seraient les plus défavorisés, ne trouvent pas de quoi s'exercer à la parole. Nous leur réservons un temps, en fin de matinée car ils sont plus à l'aise pour parler de leur travail. Quand ils sont suffisamment débloqués, ils rejoignent d'eux-mêmes les bavards spontanés du départ. Les enfants des milieux sociaux défavorisés sont un peu honteux de parler de leur «chez eux» par rapport à d'autres milieux qu'ils sentent si différents du leur... Il est bon qu'ils puissent à chaque instant parler de leur travail. Ils ont, au même titre que les autres, créé quelque chose dans la classe, cela est comparable et atténue des différences qui restent extérieures à l'école.

De toute façon j'essaie de bien veiller à ce que tout le monde puisse avoir son moment d'expression orale au cours de la journée. Il y a toujours ceux (peu nombreux à présent) qui ne veulent pas du tout parler devant les autres : je leur permets de le faire avec moi. Je les prends individuellement, quand les autres sont installés aux ateliers ou à la récréation. Pour moi, la récréation est un moment éducatif comme les autres ; en fait il n'y a pas un seul moment dans la journée qui ne le soit pas ! Le dialogue que j'entretiens avec les enfants me semble très important.

Les problèmes du ramassage scolaire

Par exemple, les enfants qui arrivent par le car, le matin à huit heures et demie sont très contents de pouvoir discuter avec moi avant l'arrivée de leurs camarades. C'est formidable pour ces enfants-là de pouvoir discuter avec la maîtresse pendant une demi-heure en toute tranquillité. Ces enfants qui viennent par le car, des petites communes rurales avoisinantes étaient justement les plus timides et renfermés. Maintenant, à force de parler avec moi, ils osent parler devant la classe. Evidemment ils ne parlent pas de tous leurs problèmes, mais ils parlent de beaucoup de choses : de leur village, de leur maison, de leur famille,



de ce qu'ils ont fait... alors qu'au début de l'année, ils n'osaient pas du tout s'exprimer. C'est comme ça que le matin, Gabriel vient me confier les disputes de ses parents, ou bien me raconter ce que fait son père, ce que fait sa mère.

J.-P. — *Tu es au courant de tout !*

ANNIE. — Oui, je deviens presque la concierge du village...

J.-P. — *Ça ne te gêne pas trop ?*

ANNIE. — Si, ça me gêne !... Mais aussi ça m'aide dans la connaissance des enfants et de leur famille. Ainsi dans les dialogues que j'ai avec les parents, de savoir un peu ce qu'ils pensent et de quelle manière ils vivent m'aide à les comprendre et à mieux savoir leur répondre.

Je pense avoir une action sur les parents...

... Mais petit à petit, c'est très lent ! C'est même trop lent ! Je ne vois pas assez souvent les parents de la campagne par exemple. Il faut que je me déplace ou que j'insiste pour qu'ils viennent. Les enfants arrivent par le car alors on n'a pas de relations tellement directes avec ces parents-là. Quand on fait une réunion de parents, ils ont plus de difficultés que les autres à venir, ils n'ont pas de voiture, ils viennent en mobylette quand le temps le permet et quand ils ont trouvé à qui confier les petits frères restés à la maison.

J'ai beaucoup plus de mal à avoir des relations suivies avec eux, mais du fait que je peux parler aux enfants, outre le bien que cela leur procure sur le plan de l'entraînement à l'expression orale, j'arrive à connaître aussi bien ces familles que celles de la ville. Je peux évidemment contacter plus facilement tous les parents qui viennent chercher leurs enfants chaque jour...

J.-P. — *Les parents s'intéressent-ils autant au travail de leurs enfants en maternelle qu'en primaire ou en secondaire ?*

ANNIE. — Ils ne s'intéressent pas moins au travail, mais ils ne lui donnent pas la même importance. Ce que l'on fait en maternelle n'est pas considéré a priori comme un travail. C'est une sorte de récréation prolongée doublée d'une garderie bien pratique. De plus ils ne comprennent pas l'expression de leurs enfants : «Ils dessinent toujours des bonshommes, des fleurs, des soleils, des maisons...»

Je tâche de faire évoluer cette incompréhension préalable jusqu'à ce que certaines prises de conscience se fassent et améliorent les relations entre les parents et l'école et aussi entre les parents et les enfants chez eux. C'est important, non ?

Le rôle de l'imprimerie

Et puis l'imprimerie m'a aidé à montrer de façon claire la valeur des activités enfantines. En effet, depuis qu'on fait de l'imprimerie dans la classe, les parents ont pu prendre conscience que les enfants étaient capables d'un travail organisé, ayant la même valeur qu'un travail d'adulte, avec autant de sérieux.

Au début, les parents ne reconnaissent pas le travail des petits. Ils ne reconnaissent que le travail scolaire tel qu'ils

l'ont retenu par leur propre expérience, c'est-à-dire l'apprentissage classique de la lecture, du calcul, de l'écriture... et selon une forme qu'ils ne retrouvent pas dans nos classes. Ils ne se rendent pas compte de tout ce qu'il faut pour que ces apprentissages puissent se dérouler harmonieusement. Nous-mêmes, nous ne nous en rendons pas compte non plus il y a quelques années... Quand nous avions une forme d'enseignement traditionnelle... nous commettions l'erreur de donner des modèles de dessins (et quels dessins !), nous obligeons les «élèves» à écrire des mots sans qu'ils en aient envie ni que ces mots ne représentent quoi que ce soit dans le vécu enfantin... Ces erreurs nous les avons commises par ignorance, il faut admettre que les parents puissent passer par ces erreurs. Nous, nous avons approfondi la question un peu par nécessité, du fait de notre métier... et puis parce que nous nous sommes rendu compte assez vite que nous allions à la catastrophe...

J.-P. — Qu'est-ce que c'est pour toi la catastrophe ?

ANNIE. — C'est de bloquer les enfants, de stopper toute créativité chez eux, toute leur expression spontanée : ce qui peut les faire échouer dans leurs apprentissages scolaires par la suite. L'échec de l'école traditionnelle est dû à ça. Il y en a toujours quelques-uns qui arrivent à s'en sortir parce qu'ils vivent dans un milieu aidant, favorisant leurs expériences fondamentales mais il y a la majorité des autres qui se noie(nt). Il me semble que si d'abord les parents reconnaissent que les petits font à leur niveau un travail intéressant, nécessaire à leur développement, ils ne reprocheraient pas à l'école maternelle de les laisser jouer toute la journée. Monter des marches des dizaines de fois, triturer du sable, de la terre, de l'eau... c'est nécessaire à leur développement ! Sans l'adhésion des parents, notre travail d'éducateurs est rendu difficile et même...

J.-P. — Impossible ?

ANNIE. — Oui, surtout si, comme cela devient la mode, on s'avise de faire évoluer les méthodes en pédagogie par des sondages auprès des parents...

Aujourd'hui, les réformes ne se font pas sans considérer ce groupe de pression important que représentent les parents. De toute façon, si les enfants ne croient plus à leur travail parce que celui-ci est dévalorisé par les parents, ils se rétrécissent, se sclérosent, leurs recherches s'appauvrissent en se réfugiant dans le stéréotype. Il n'y a pas que l'école qui désire plaire aux parents... il y a l'enfant lui-même.



Ce qui me plaît dans la pédagogie Freinet, c'est qu'on est à l'écoute de ce qui est bon pour eux. Alors moi, je recherche dans ce sens, dans le sens de leur épanouissement... ce sera aussi bien : danser, sauter... enfin toute l'expression corporelle, que l'expression orale, graphique, sonore... J'essaie que chacun puisse trouver sa voie, sa brèche... et pour la trouver les enfants ont quand même besoin de l'adulte. L'adulte leur sert consciemment ou non de modèle et il peut inciter, valoriser des points qui lui paraissent plus importants...

J.-P. — Par exemple ?

ANNIE. — Par exemple, ce dont nous parlions tout à l'heure : l'expression orale.

La nécessité d'une verbalisation

J'essaie que les enfants puissent s'exprimer de toutes les façons possibles chacun suivant les voies qui lui sont les plus accessibles mais j'accorde plus d'importance à l'expression orale parce que, tant que l'école sera ce qu'elle est, nous n'aurons pas les moyens de passer sous silence ce qui sera exigé des enfants par la suite. Ainsi dans les classes primaires on leur demandera d'apprendre à lire, à écrire, à compter, en comptant bien sûr, sur une certaine acquisition du langage oral.

J.-P. — Tu fais allusion à un type d'enseignement presque exclusivement logico-verbal... mais la pédagogie Freinet s'appuie aussi sur des rapports affectifs, sociaux, sensibles...

ANNIE. — Il faudrait être sûr que la pédagogie Freinet soit poursuivie durant toute la scolarité de l'enfant ! Ce qui n'est malheureusement pas le cas ! De toute façon les enfants auront besoin d'une pensée cohérente, et je pense





qu'elle ne peut naître que par une certaine verbalisation. Il ne s'agit pas de parler pour parler, mais bien de s'exprimer oralement devant un groupe d'individus qui comprend, s'intéresse et dans une certaine mesure influe sur le discours, donc sur la pensée. Si ce que l'enfant dit tombe dans le vide, bien sûr on ne fera que du verbiage inutile. Et puis la parole devient écriture, grâce aux correspondants et au journal. En fait ce n'est pas pour rien que les enfants parlent ! C'est pour être entendus ! L'expression n'a de valeur que par la communication.

Les enfants racontent des histoires à propos de leurs dessins, à propos de leurs peintures, mais cela peut venir aussi spontanément comme ça... Ainsi, nous avons créé l'album «Promenade» pour les correspondants. C'est parti d'une histoire inventée par une gamine. Les camarades ont enrichi son idée. «Si on racontait une promenade à nos petits amis ?» Cette promenade a été entièrement inventée, on ne l'a pas faite. Ils ont imaginé toutes sortes de choses qu'ils auraient pu faire pendant cette promenade. Ils ont créé une famille, inventé des scènes de jeux... ils ont personnifié les arbres, les fleurs, le soleil... Et puis cette histoire a été imprimée...

La recherche de l'outil fondamental

J.-P. — *Tu disais tout à l'heure que... tu recherchais pour les enfants tout ce qui leur était fondamental ?*

ANNIE. — Oui.

J.-P. — *Comment as-tu trouvé que l'imprimerie était un outil fondamental pour tes petits et comment s'en sont-ils emparés ?*

ANNIE. — J'avais remarqué combien les enfants s'intéressaient aux journaux scolaires que je leur faisais voir, des journaux comme le tien. J'ai voulu voir ce qu'un

matériel d'imprimerie donnerait dans ma classe. Je l'ai donc installé «autoritairement» et je me suis aperçue que les enfants étaient attirés par ce coin autant que par le coin peinture. Peut-être est-ce l'installation matérielle qui a créé le besoin chez les enfants ? Mais ce qui m'a surprise c'est que jamais l'intérêt n'a faibli. Je crois que dès le départ les enfants ont su qu'ils allaient imprimer, par je ne sais quelle connaissance intuitive, et bien qu'on n'en ait pas parlé. Cela leur a plu, cela leur plaît encore. Nous avons fait de l'imprimerie un outil de communication par le journal.

J.-P. — *Cette introduction de l'imprimerie dans ta classe paraît assez artificielle pour quelqu'un qui voudrait suivre de près les intérêts des enfants. Ne donnes-tu pas une part trop importante à l'adulte ?*

ANNIE. — Pas du tout ! Je n'aurais jamais pu savoir ce qu'aurait donné l'imprimerie si je n'avais pas installé le matériel et permis aux enfants de s'en servir librement ! Evidemment, l'idée du journal est venue de moi en comparaison avec les journaux que je montrais aux enfants. Ce n'est pas une part trop importante que d'apporter dans sa classe des outils qui permettent et favorisent l'expression libre et la communication. La présence et la qualité de l'écoute de l'adulte-éducateur créent un certain climat qui, comme je te le disais tout à l'heure à propos de la peinture, favorise l'expression enfantine. Mais outre l'écoute et les outils, l'adulte apporte une certaine organisation de la classe, un langage aussi... L'adulte n'est pas un meuble, il ne peut pas faire autrement que d'être lui-même et justement la pédagogie Freinet lui permet d'être mieux lui-même que la pédagogie traditionnelle car celle-ci lui fait jouer un rôle que l'enfant ne supporte pas ou très mal.

J'attache beaucoup d'importance à l'outil. Il faut définir ce qu'est un outil. Savoir s'il est l'outil de l'enfant ou celui de l'adulte ou d'une certaine pédagogie ?

Les outils que nous apportons : le papier pour peindre, la peinture, les pinceaux, les ciseaux... enfin tout ce qu'on peut trouver dans une classe... un matériel assez abondant et éclectique, il me semble, répondent aux besoins des enfants... L'imprimerie est un outil aussi et très riche !... et même les marteaux, les scies, les clous... ce qui horrifie bien des gens, parce qu'on n'imagine pas que nos petits puissent se servir de vrai outils ! Finalement on s'aperçoit que les enfants sont capables de manipuler les outils des adultes, très bien et sans se blesser, qu'ils sont capables de réalisations insoupçonnables au départ. L'outil n'est jamais détourné de sa fonction non plus. Je n'ai jamais vu d'enfant qui jouait à la dinette avec des caractères d'imprimerie et il y a pourtant des tout-petits qui viennent dans la classe, des tout-petits qui ne sont pas spécialement sages au sens où on l'entend ordinairement ; ils remuent un tas de choses, ils courent dans la classe, ils peuvent même jouer à quatre pattes sous les tables !!! Les caractères d'imprimerie sont respectés.

J.-P. — *Peut-être est-ce en image de l'importance que tu y attaches toi-même ?*

ANNIE. — C'est vrai que j'attache beaucoup d'importance aux outils ou plus exactement au travail par lui-même et plus particulièrement à l'imprimerie... Non... à tous les travaux des enfants !

Je pense que l'enfant, pour former sa personnalité a besoin d'être reconnu par l'adulte. Par l'adulte mais aussi par les membres de la société dans laquelle il évolue. Cette société, pour nous c'est la classe. Il a besoin de se trouver, de s'identifier à travers les autres. Si les autres ne le reconnaissent pas, et s'il ne se reconnaît pas dans les autres et si son travail ne se reconnaît pas dans un travail reconnu dans sa société : il ne peut pas exister. Justement le travail et l'enfant se confondent pour lui.

J.-P. — *C'est vrai ça, j'avais déjà remarqué, dans ma classe, que les enfants ne votaient pas pour un texte mais pour son auteur. J'ai longtemps cru que les choix se faisaient à la tête du client, mais pas du tout ; il s'agissait bien du texte lui-même dans la plupart des cas. A ce moment-là, le travail et le travailleur sont confondus, pour le plus grand bien de chacun d'ailleurs...*

ANNIE. — Ce n'est pas forcément un bien ! Une autre pédagogie, portant l'accent sur l'échec enferme l'individu dans un statut d'incapacité et l'empêche de croire en lui...

Mais la pédagogie Freinet est la pédagogie de la réussite...

ANNIE. — Oui, et c'est pour cela qu'il faut permettre à chaque enfant de trouver sa brèche, de devenir le champion de quelque chose. Cette recherche d'un statut social favorable, je la retrouve chez tous les enfants même et surtout chez les enfants socialement défavorisés. Mais cela ne peut se faire que si leur travail est reconnu, valorisé.

J.-P. — *Comment fais-tu pour que chaque enfant soit valorisé ?*

ANNIE. — Je ne suis pas la seule à reconnaître, à apprécier le travail des enfants ! Il y a le groupe-classe, les parents, comme je te le disais tout à l'heure sous certaines conditions et puis tous ceux qui s'intéressent à la classe dont les correspondants... Comment cela se fait ? Par exemple une peinture affichée est plus valorisée que celle qui est rangée dans un dossier, le texte qui est imprimé dans le journal... c'est une valorisation qui aide à avoir un statut... je pense... Ils savent que les journaux sont distribués à beaucoup de personnes : à leurs parents, ce qui est très important, à des amis, à d'autres classes avec lesquelles on échange... ça, ils le savent ! Ils demandent que leur texte paraisse dans le journal, donc ils en ont besoin, besoin de se situer, de se sentir apprécié...

J.-P. — *Est-ce qu'il arrive qu'il y ait des enfants qui n'aient jamais de texte imprimé dans le journal ? Avec les effectifs que tu as, ce doit même être courant ?*

ANNIE. — Oui, évidemment... il y en a qui n'ont pas besoin de ce genre de communication, mais ils s'affirment autrement dans la classe. Je ne pense pas que ce soit une nécessité absolue... Pas plus que de peindre ou de danser... Il y en a qui ne peignent pas ! Il y en a qui préfèrent la musique, il y en a qui raffolent du bricolage, de la danse... L'année dernière des enfants ont dansé des jours entiers et n'ont fait ni imprimerie, ni dessins, ni peinture, ni bricolage... La maternelle permet de privilégier la danse si besoin est, pendant des jours et des jours s'il le faut... enfin ! si les enfants en ont envie ! C'est moins facile dans les classes primaires... telles qu'elles sont organisées actuellement. Et puis j'ai connu des enfants qui ont bricolé, remué les clous, les bouts de bois, les scies, les marteaux... qui ont collé, cloué, découpé... enfin qui ont fait tout un tas de choses dans ce coin bricolage !...

... Je m'inquiétais un petit peu, puis finalement je me suis aperçue qu'ils avaient un raisonnement logique extraordinaire parce qu'ils ont fait des comparaisons, des manipulations. En fait, ce que les uns ont fait en peinture ou en musique, ceux-là l'ont fait avec le bricolage, d'autres le feront en imprimerie. Je pense que tous les enfants ne

passent pas par les mêmes expériences exactement. Il y en a qui ont besoin de jouer avec de l'eau par exemple, il faut dire que les parents les empêchent, eh bien ils font exprès de se salir à la peinture pour pouvoir tâter l'eau à leur guise. Pendant qu'ils se lavent les mains, ils se savonnent, ils se rincent, ils font couler l'eau, la retiennent... des demi-heures entières ! Alors pourquoi ne pas créer un atelier «eau» ?

Tiens, autre chose ! J'ai des garçons qui ont besoin de pouponner : les parents ne reconnaissent pas toujours le droit aux garçons de jouer à la poupée ! A l'école, ils profitent du coin poupée.

J.-P. — *Tu as l'air de donner à l'école un rôle compensatoire, c'est-à-dire un lieu où les enfants peuvent accomplir les expériences dont ils ont besoin et qu'ils ne peuvent pas faire chez eux. Ce qui ne veut pas dire que tous les enfants doivent faire les mêmes expériences dans les mêmes domaines.*

ANNIE. — C'est tout à fait ça ! A l'avenir, tout ceci risque d'être compromis si la réforme «Haby» qui est à l'étude débouche sur un apprentissage de la lecture dès le fameux C.P.1 qui correspond en fait à la grande section maternelle. Ce serait dommage de gâcher toute la créativité des enfants pour avancer leur «apprentissage»... (le classique apprentissage de...) ; par cette créativité pour activer les apprentissages, il faudrait individualiser au maximum car ils sont tous à un stade très différent et ils ont une démarche très différente...

J.-P. — *Tu ne vois pas bien le projet me semble-t-il ?*

ANNIE. — Pas du tout.

J.-P. — *Mais dans l'état actuel des choses, qu'est-ce qui te gêne le plus ? En fait, à part une certaine incompréhension des parents à laquelle tu t'efforces de remédier, tout à l'air de se passer pour le mieux dans ton école ?*

ANNIE. — Ce n'était pas mon intention de faire la liste de mes problèmes ! Il y a bien des choses qui ne vont pas toutes seules. Le plus important reste le problème des effectifs. Si l'on veut suivre attentivement la démarche des uns et des autres, c'est un travail colossal. On ne peut pas arriver vraiment à suivre les enfants dans leurs tâtonnements. Quant à les aider réellement ?... Quand on en a 70 à deux !... c'est énorme ! Et encore il paraît que nous n'avons pas à nous plaindre, que certaines classes sont encore plus surchargées... mais déjà 35 par classe, c'est vraiment trop ! Comment veux-tu que je voie l'évolution d'un groupe d'enfants à la peinture, que je suive en même temps ceux qui sont à l'imprimerie et puis ceux qui font du bricolage et cela avec le souci de parler à fond d'un sujet avec les enfants qui veulent discuter... je ne peux pas me couper en dix ! Je suis obligée d'opérer un certain roulement dans ma présence aux côtés des enfants... Un jour j'approfondis le travail à l'imprimerie, le lendemain je m'occupe plus spécialement des bricoleurs ou des marionnettes... Mais je ne peux pas tout faire à la fois, ça c'est absolument impossible !

Je ne peux pas tout voir, m'intéresser à tout ce que font les enfants dans une journée. La seule chose que je réussis à faire, c'est de parler un peu avec tout le monde...

J.-P. — *Si l'on voulait résumer un peu ta classe en deux mots, que pourrait-on dire ?*

ANNIE. — Je ne sais pas moi... Une classe où l'on aime travailler ?

J.-P. — *Oui, j'y pensais, une maternelle où l'on ne joue pas... une maternelle où l'on travaille, une maternelle pour que les enfants travaillent !*

ANNIE. — Si tu veux !